

Transcription d'entretien

Louis Hamelin

Julien Defraeye, chercheur principal

Louis Hamelin, auteur des *Crépuscules de la Yellowstone*

7 novembre 2023

Sherbrooke, Québec

Julien Defraeye :

Bonjour Louis Hamelin, comment ça va aujourd'hui ?

Louis Hamelin :

Ça va très bien.

JD : Alors, vous nous accueillez aujourd'hui chez vous à Sherbrooke. Pour cet entretien, on va parler aujourd'hui de chasse. On va parler de science, on va parler d'éthique à travers votre roman *Les crépuscules de la Yellowstone*, qui est paru en 2020 aux Éditions Boréal. Alors dans ce roman, vous nous parlez d'une grande figure historique du XIX^e siècle nord-américain, le naturaliste John James Audubon. Est-ce que vous pouvez nous résumer en quelques mots ce grand récit ?

LH : J'ai choisi de raconter la dernière expédition d'Audubon, qui en 1843 est déjà un vieillard selon les standards de l'époque, c'est à dire qu'il a 58 ans et il a toujours rêvé... Audubon, c'est un Français qui s'est fait américain à 20 ans, il a débarqué en Pennsylvanie où son père avait un domaine. Et donc, mais il n'était jamais allé encore dans l'Ouest sauvage et étant un naturaliste et un peintre animalier, évidemment, ça c'était un rêve d'aller de voir ces territoires-là qui s'étendaient à l'Ouest du Mississippi. Et donc à 58 ans, finalement, il s'en va dans l'Ouest, il remonte le Missouri à bord d'un bateau à vapeur avec des trappeurs canadiens-français qui travaillent pour les compagnies de fourrure américaines. Et j'ai décidé de raconter ce voyage épique un peu et donc comme romancier et comme chercheur, romancier-chercheur, si on veut, j'ai plongé dans l'univers d'Audubon et dans ses journaux, parce qu'Audubon était aussi un écrivain. Et je connaissais un peu déjà sa réputation et son curieux statut de naturaliste-chasseur. Disons qu'à l'époque, j'ai découvert qu'un naturaliste, c'était souvent un chasseur, car la principale méthode de cueillette d'échantillons, c'était de tuer la bibitte et puis... dans son cas, c'était aussi le peintre, la méthode du peintre qui demandait à avoir un cadavre à sa disposition parce que c'était la manière qu'il avait trouvé de peindre avec réalisme les oiseaux. C'était une fois mort de les épingler sur des petites planchettes de bois dans des poses

le plus possible naturelles. Mais c'est évidemment très relatif, mais donc Audubon c'est un chasseur passionné en plus d'être un naturaliste et ce n'était pas le cas du tout... Il y avait pas mal de naturalistes qui étaient comme ça à l'époque, mais ce n'était pas toujours le cas. Il y en a un qui est assez connu, Nuttall, qui est un ornithologue américain, un naturaliste. Lui, par exemple, il ne chassait pas, il observait les oiseaux dans leur environnement naturel, alors il y a cette figure un peu contradictoire m'intéressait évidemment, le naturaliste qui est aussi un chasseur enragé et qui va même participer d'une manière plutôt passive parce qu'Audubon à cet âge-là était devenu incapable de monter à cheval, mais il va quand même assister et participer au massacre des bisons qui est en cours à ce moment-là. Donc oui, il y a ce paradoxe d'une expédition scientifique qui devient une espèce de champ de tir où ça tire dans toutes les directions. Vous avez les trappeurs qui, eux, abattent des oiseaux et des bêtes pour varier leur ordinaire. Et vous avez les naturalistes de l'équipe d'Audubon qui tirent pour récolter des échantillons et tirent sur tout ce qui bouge. Littéralement. Ça c'est assez fascinant.

JD : Et vous décrivez ce personnage de John James Audubon dans les premières pages de ce roman comme un « rastignac américain », en référence au personnage de Balzac qui est un arriviste, qui est un opportuniste, et cetera. Est-ce qu'il y a un lien entre ce personnage et cette volonté presque continentale, presque mythique, de vouloir créer la richesse d'un petit peu comme le *American Dream* ?

LH : La richesse sans doute pas au sens matériel, dans le sens où Audubon, était fauché la plus grande partie de sa vie. Audubon, sa vie personnelle est compliquée un peu, mais c'était aussi un artiste. Il y a un tempérament d'artiste, alors pour peindre, il délaissait sa famille pendant des longs mois, il partait en expédition à la recherche d'oiseaux rares, mais c'est lui, vraiment, qui fait découvrir les oiseaux à l'Amérique, dans le fond. Son chef d'œuvre, c'est *The Birds of America* (1827) (Les oiseaux d'Amérique), où il y avait représenté à peu près 240 espèces d'oiseaux et les gens avant ça tiraient sur les oiseaux pour les manger, mais ne les observaient pas réellement et c'est lui qui fait découvrir la faune aviaire aux Américains. Et comme personnage, il y a un côté romantique chez Audubon. Alors effectivement, quand il s'en va dans l'Ouest, il se considérait comme un coureur des bois avec un certain romantisme parce que c'était pas un pur trappeur ou c'était un artiste mais doublé d'un coureur des bois et il se voyait comme ça et donc il y a un côté aussi de conquérant, et je ne sais pas si c'est un opportuniste mais il était très conscient. D'ailleurs c'est fascinant parce qu'au cours de l'expédition que je raconte, il est déjà très connu, et à l'époque, on n'a pas la célébrité comme aujourd'hui, aussi facile qu'aujourd'hui avec tous ces médias, mais il est déjà très connu à cause de son chef d'œuvre, *Les oiseaux d'Amérique*. Et quand le bateau fait escale dans des forts de traite ou des postes de traite ou des forts de l'armée américaine, l'officier en chef l'invite à sa table et c'est Monsieur Audubon et il est déjà un personnage très connu. Mais moi, la comparaison avec Rastignac, c'était par rapport surtout aux jeune Audubon, qui à 20 ans, débarque en Amérique et d'une certaine manière, il dit « À nous deux, l'Amérique ». Cette idée de confrontation avec ce qui est déjà un mythe au début du XIX^e siècle, c'est à dire la grande, la jeune république américaine, avec ses immenses espaces et ses ressources fabuleuses.

JD : Ouais, et pour continuer sur cette question de cette confrontation à l'Amérique, comme vous le dites. Vous dites dans les premières pages de votre roman, que « chaque langue découpe la réalité selon une vision qui lui est propre », en évoquant parallèlement le fait qu'Audubon qui est né français, comme on en parlait il y a quelques minutes avant l'entretien, et qui va devenir américain, qui va

devenir américain à ces 18 ou 20 ans, vous le qualifiez même à un moment, votre roman d'*homo americanus*, l'homme américain. Est-ce qu'il fallait devenir en quelque sorte américain pour réussir cette entreprise du naturalisme ?

LH : C'est une très bonne question. Est-ce qu'il devait ? Je pense que peut-être. Est-ce qu'Audubon est resté français à travers toutes ses aventures ? C'est intéressant parce que quand il rencontre celui qui va devenir son guide dans le Haut-Missouri, c'est Étienne Provost qui est un trappeur canadien-français qui, comme y en avait beaucoup à l'époque dans les Rocheuses et dans l'Ouest, un gars qui est né à Chambly, près de Montréal. Et Provost, comme les coureurs de bois de cette région-là à l'époque, il se promenait d'une langue à l'autre, il maîtrisait évidemment l'anglais pour des raisons utilitaires, mais il parlait son français patoisant. Il parlait aussi probablement deux ou trois langues autochtones, les langues des nations de cette région-là, et il parlait un peu d'espagnol au travers de ça parce que par la piste de Santa Fe, il y avait aussi des trappeurs hispanophones qui montaient dans ces territoires-là, donc ils parlaient une espèce de cocktail linguistique je pense, et dans ces journaux, Audubon note parfois des expressions employées par Provost, il est fasciné par ce vieux Français dans le fond qu'il retrouve chez un trappeur qui vient de l'Est, qui vient du Canada français finalement. Mais cela dit, je pense que oui, on peut dire qu'Audubon a vraiment embrassé l'Amérique parce que quand il arrive dans l'Ouest, il a des comportements, disons qu'il y a un peu d'impérialisme chez Audubon. Dans sa jeunesse, il « trippait » sur les nations autochtones avec qui il s'est trouvé à chasser, avec les Cherokees, de la chasse aux cygnes. À l'époque, on chassait les cygnes pour garnir les chapeaux des belles parisiennes avec des grandes plumes. Mais en vieillissant, il est un peu, comme ça arrive souvent, peut-être il est un peu aigri par rapport aux Autochtones qu'il voit réduits à la mendicité dans la vallée du Missouri et il a à ce moment-là un discours qui est vraiment plus proche d'un certain impérialisme *yankee* finalement. Alors je pense qu'il y a quand même une identification chez Audubon. Quand je parlais d'*homo americanus*, il s'est vraiment américanisé. Et tout bon Américain de toute façon vient d'ailleurs, n'est-ce pas ?

JD : Ouais, ouais.

LH : À part évidemment les nations autochtones. Et donc, je pense qu'il y a cette ambition proprement américaine chez Audubon de se faire américain pour mieux conquérir le continent parce qu'on est à l'époque de la *Manifest Destiny* où les États-Unis partis de la côte et s'élancent vers le vers l'Ouest revendiquent, achètent la Louisiane aux Français, revendiquent le Texas. On est dans cette époque-là.

JD : Alors vous ouvrez votre récit sur la description d'un marché de la ville de Saint-Louis dans le Missouri, qui est à cette époque-là un point névralgique du commerce. Alors, je vais citer le texte, vous nous dites « le dindon se vend à 0,25\$. Une oie sauvage 0,10\$, les canards s'envolent à 3 pour un shilling de New York, le tetra des prairies vaut un shilling, la paire ». Et la liste, il me semble, continue sur près d'une page, si je me rappelle bien. Est-ce qu'il y a une volonté de présenter l'animal du moins à travers les yeux d'Audubon, mais de présenter l'animal comme mort, déjà, premièrement, mais aussi de le présenter comme une richesse pécuniaire. Donc, c'est à dire presque comme un bien de consommation. C'est cette scène qui ouvre votre roman et vraiment là, on a déjà l'impression que l'animal est mort et l'animal vaut déjà quelque chose, une richesse chiffrée en quelque sorte.

LH : Ben au départ, ce qui me fascinait, c'est qu'à cette époque-là il y a absolument aucune loi de protection, d'aucune espèce vivante. Les oiseaux ne jouissent d'aucune protection légale, y compris les oiseaux chanteurs et tout ça. Et donc, ça me fascinait, par exemple qu'un type comme Audubon. Quand il était, il a séjourné à la Nouvelle-Orléans et le matin, qu'est ce qui fait ? Il traîne dans les marchés avec son cahier d'esquisse et il dessine des oiseaux qu'il voit sur les étalages, parce qu'il y a des pic-bois, il y a des hérons, il y a des grues, il y a des oiseaux même d'une taille qui ferait qu'aujourd'hui, on les considère comme pas intéressants d'un point de vue culinaire, mais des rouges-gorges. Ils donnent même le prix des rouges-gorges, des merles d'Amérique, autrement dit, ce n'est quand même pas, c'est plus petit qu'une caille, on s'entend. Et donc lui, il fréquente les marchés comme l'ornithologue en lui trouve à voir et à et à dessiner dans les marchés. Je me suis demandé, honnêtement, si dans un marché de la Nouvelle-Orléans, il y avait autant d'oiseaux et entre autres d'oiseaux d'assez petite taille, je me suis demandé, parce qu'on est dans la Nouvelle-Orléans, qui a été fondée par des Français évidemment, est-ce que ça vient de la culture européenne où on chasse les grives et où on chasse, il y a des chasses traditionnelles ou des oiseaux qui en raison de leur faible taille, qu'on considère sans intérêt d'un point de vue cynégétique. En Europe, ils considèrent ça comme un gibier valide. Est-ce que ça vient de là où on est plutôt devant une culture de pionniers qui fait flèche de tout bois ? C'est-à-dire que tout ce qui peut se manger, on va le tuer et on va le manger ou le vendre. Et je ne sais pas d'où ça venait, mais ce qui est certain, c'est que sur les marchés de l'époque est séparé à Saint-Louis, on ne trouve pas seulement des poules et des dindons domestiques, mais on retrouve beaucoup de gibier sauvage dont éventuellement la vente va être interdite pour protéger les espèces. Mais on est dans un autre contexte, alors. Mais oui, évidemment d'énumérer comme ça les prix, c'était une manière de montrer qu'à l'époque, oui, la faune sauvage est une marchandise et est ravalée au rang de simple marchandise. Et voilà, ça fait partie d'une espèce de culture très prédatrice. Quand on dit que même les naturalistes dans le fond tirent sur la faune, je pense que j'ai mentionné dans le livre à une certaine époque que le fusil, c'est le principal moyen de communication entre les humains et la nature finalement. Alors, il y a un peu de ça dans cette image des marchés qui connaissent dont les étales croulent sous les oiseaux sauvages.

JD : Je crois que c'était le plomb, si je me rappelle bien. Le seul moyen de communiquer.

LH : Le plomb, ouais, c'est ça.

JD : Alors aussi pour continuer sur cette question des animaux et cette idée de marchandisation de l'animal. Vous nous dites que, à cette époque-là on a une espèce de séparation entre différentes espèces. Les espèces qui sont dotées d'une valeur commerciale, comme vous mentionnez notamment le castor, on est en plein l'âge d'or de la traite des fourrures, vous le qualifiez d'or brun à un moment. C'est l'or brun, le castor, et donc c'est à dire une espèce qui est rentable en quelque sorte. Et à l'inverse, vous nous parlez aussi à un moment des mulots, et je cite le texte, « que leur absence de valeur commerciale rendait invisible ». Est-ce que la séparation qu'on trouve entre différentes espèces à cette époque-là, c'est bien souvent une séparation entre la valeur pécuniaire, les espèces qui ont une valeur, les espèces qui n'en ont pas ?

LH : Oui, ben c'est ça. Je pense que à cette époque, pour des gens comme par exemple les employés et les dirigeants de la compagnie de fourrure qui s'appelait l'*American Fur Company*, qu'Audubon va rencontrer. D'ailleurs, c'est la compagnie qui l'invite un peu dans l'Ouest, c'est la compagnie qui

possède le bateau à vapeur en question, l'*Oméga*, et qui va l'inviter. Audubon, c'est un invité de prestige en fait pour la compagnie, ils savent qu'il va écrire sur ces territoires là tout ça. Mais pour les gens de la compagnie effectivement, dans leur discours, eux s'intéressent aux êtres vivants, aux animaux dans la mesure où ils ont une valeur commerciale, ça castor et tout ça. Et quand Audubon, lui qui est un naturaliste qui ne s'intéresse pas seulement aux espèces de valeurs commerciales, Audubon par exemple, va s'intéresser aux petites gaufres à poche, je pense, qui est un petit mammifère, une espèce de renfouisseur en fait là qu'on trouve dans l'Ouest. Le nom, je pense que c'est gaufre à poche parce qu'ils ont des bajoues qui remplissent de grains tout ça. Audubon s'intéresse à ces petits animaux qui font un peu comme les taupes qui font des tunnels et qui font des petits monticules de terre. Et c'est son hôte qui est un des officiers, des dirigeants de la compagnie près de Saint-Louis, de la compagnie de fourrure trouve ça un peu bizarre finalement parce qu'Audubon insiste, il va même demander qu'on déterre des tunnels pour essayer de capturer vivant les fameux gaufres et ça pour les gens de la compagnie c'est vraiment étrange parce qu'on a affaire à un animal qui pour eux n'a aucune valeur et je pense qu'on trouve ça encore dans cette opposition-là on la retrouve d'une certaine manière. Par exemple, chez certains chasseurs contemporains qui vont s'intéresser aux dindons et à la perdrix, mais qui ne vont pas forcément s'intéresser aux petits oiseaux chanteurs. Mais à l'époque, c'était plus marqué parce qu'on est à une époque de conquête. J'ai décrit ça un moment donné, le contexte historique en disant que c'est le capitalisme sauvage qui débarque dans l'Ouest, on est à une époque de conquête capitaliste du territoire. Alors c'est sûr qu'une petite souris forestière ou un petit oiseau chanteur dans ce grand mouvement-là n'a pas beaucoup d'importance. Mais Audubon, c'est ce qui rachète un peu le chasseur effréné, enragé qu'il était. Ce qui le rachète dans son rapport à la nature, c'est qu'il a quand même cet intérêt pour la biodiversité, mais le terme n'existait pas à l'époque, mais ce qu'on appelle aujourd'hui la biodiversité. Il s'intéresse à toutes les créatures qu'il rencontre, y compris justement la petite paruline minuscule alors, mais y a la question de oui, de la valeur commerciale à l'époque et je le répète, ce qui est fascinant pour un contemporain. Contemporain, je veux dire, quelqu'un qui vit aujourd'hui comme moi, c'est de voir qu'il y a absolument aucune protection, mesure de protection légale d'aucune sorte. Il n'y a pas encore de refuge d'oiseaux et Dieu sait que les États-Unis vont éventuellement développer un réseau de refuge d'oiseaux, de parcs nationaux. Le premier, Yellowstone, ça arrive en 1899, c'est quand même un demi-siècle plus tard. Alors à l'époque, si vous me passez l'anglicisme, c'est le *free-for-all*, c'est à dire que les chasseurs ont la belle... et on s'imagine que ces immenses volets d'oiseaux, parce que ce que décrit Audubon, c'est incomparable avec ce qu'on peut voir aujourd'hui dans le ciel, dans nos cieux. C'est à dire que les volets de milliers d'oiseaux. Un moment donné, ils marchent dans la Nouvelle-Orléans, puis il décrit des vols d'hirondelles et de fauvettes de milliers d'individus.

JD : ...qui durait parfois plusieurs jours, à ce que j'ai lu ?

LH : Ouais, c'est ça, il y a aussi la fameuse tourte, le pigeon migrateur dont les vols obscurcissaient le ciel pendant des jours d'affilée. Et donc, les habitants du continent à l'époque et les chasseurs et les commerçants de fourrure et tout ça, pour tous ces gens-là, c'est inépuisable ces richesses là qu'ils ont sous les yeux. C'est impossible d'en venir à bout. Il y a déjà un soupçon quand même, et ça Audubon en fait l'écho dans ces journaux. Il remarque que les bisons commencent à diminuer quand même. Et puis alors, on est dans une période encore où la nature semble inépuisable, littéralement.

JD : Ouais. Et l'expédition d'Audubon, c'est avant tout une expédition scientifique dans laquelle Audubon va chercher à terminer l'ouvrage sur lequel il est en train de travailler, donc c'est à dire pour recenser toute la faune de cette région des États-Unis et les méthodes de son équipage, parfois pour répertorier les espèces, elles sont un petit peu contestables, est-ce que on pourrait utiliser ce mot-là ? Je cite plusieurs fois le texte, vous dites que sa méthode préférée, la méthode préférée d'Audubon, ça consiste à « tirer dans le tas » et aussi on parle de Harris, un autre personnage de son de son équipage. Un autre personnage qui nous dit « Je tire avant, j'écoute après ». Donc est-ce que l'avancée de la science, cette science qui pourrait être aussi un petit peu prédatrice dans un sens ? Est-ce que cette science-là à cette époque, est-ce qu'elle est complètement détachée du sort de l'animal ?

LH : Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de considération à l'époque pour la souffrance de l'animal, effectivement. C'est assez incroyable d'ailleurs de voir que quand ces gens-là chassent, évidemment à l'époque, la précision et la puissance des armes à feu étaient sans rapport avec ce qu'elles sont devenues aujourd'hui. Donc quand ces gens-là chassent par exemple, ils vont tirer quelques balles dans un bison et le bison n'est pas mortellement atteint. Ils s'éloignent probablement pour aller mourir à un kilomètre plus loin et eux, ils s'en foutent, ils tirent sur le suivant. Et puis il n'y a pas beaucoup... une éthique de la chasse qui va évaluer à un certain moment qui dit que on doit s'assurer que de tuer l'animal proprement, de le faire souffrir le moins possible, de le gaspiller le moins possible, de récupérer. Mais ces gens-là en 1843 sont très loin de ces considérations éthiques. On tire dans le tas, on blesse et les loups sont là pour faire le ménage ensuite, parce qu'il y a énormément de loups dans l'Ouest à l'époque, et je considère que c'est une période d'or pour les loups, c'est un âge d'or pour les loups parce que tous ces bisons blessés qui viennent de mourir dans la prairie et puis le loup n'a qu'à se servir. C'est un gigantesque buffet finalement, pour non seulement les loups, mais les renards et tous les buses, tous les prédateurs. Alors il y a le nom, l'éthique, à l'époque. Et moi ce qui m'intéressait en écrivant ce livre-là, c'est d'observer l'évolution de nos rapports avec la nature, de notre sensibilité par rapport à la nature. Et parce que deux ans plus tard, vraiment pas longtemps après, deux ans plus tard, vous avez dans l'Est Henry David Thoreau qui va vivre dans sa cabane pendant deux ans au bord du lac Walden et Henry Thoreau, c'est aussi un naturaliste et c'est déjà une autre sensibilité qui s'annonce. Henry, dans sa jeunesse, chassait lui aussi et il pratiquait l'ornithologie avec un fusil comme tous ses contemporains. Mais à un moment donné, il va renoncer aux armes à feu, à la chasse. Il va devenir végétarien, il mange encore du poisson à l'occasion, mais même ça, il se pose des questions, est-ce que c'est bien, il réfléchit déjà à l'empreinte écologique finalement et mais donc Henry Thoreau annonce une sensibilité qui est beaucoup plus proche de l'écologiste d'aujourd'hui, de notre sensibilité environnementale moderne. Et juste avant, vous avez Audubon qui est dans un autre monde où la nature semble, comme je le disais, inépuisable dans le fond, alors ça m'intéresse ce passage-là, à une autre sensibilité finalement.

JD : Bien sûr, bien sûr. Il semble tout de même d'y avoir quelques regrets dans cette expédition-là. Alors devant ses membres d'équipage, il va souvent commenter, par exemple, à un moment, il nous dit que « cet oiseau, il est mort pour rien » par exemple, ou alors il dit, il y a encore un autre moment, « je n'aime pas voir un animal souffrir inutilement ». Est-ce que dans votre représentation d'Audubon, la mort, est-ce qu'elle est acceptable ou est-ce qu'elle est justifiable à partir du moment où elle sert une visée, une certaine utilité qui serait ici peut être une utilité scientifique ?

LH : Écoutez, pour moi, c'est sûr que de mon point de vue, d'un homme et d'un naturaliste, d'un observateur de la nature qui s'exprime en 2023. C'est sûr que pour moi, on n'a pas besoin de tuer évidemment un animal pour mieux l'observer. Mais la médecine, c'était un peu pareil à l'époque, c'est à dire qu'on travaillait, on faisait des autopsies pour les gens étudiaient la médecine en autopsiant des cadavres. Et évidemment, à l'époque, on n'avait pas développé les formidables outils d'observation qu'il y a aujourd'hui, il y avait des longues vues, mais des longues vues plus rudimentaires, probablement. Alors, les naturalistes devaient pour mieux voir la bête devait l'abattre pour se l'approprier, mais en même temps il y a sans doute quelque chose de plus profond là-dedans, c'est-à-dire connaître à travers la mort, on dirait qu'il y a un vieux fantasme scientifique là-dedans, c'est que connaître la vie à travers la mort comme si c'était indissociable, mais cela dit, ce qui me fascine, moi aujourd'hui, c'est de voir qu'à l'époque, les considérations éthiques liées à la souffrance de la bête, entre autres, ça n'existe pas du tout. Et tuer pour, ça semble naturel et Audubon était pas le seul naturaliste à travailler comme ça, c'est-à-dire avec un fusil. Il y avait une espèce de vogue, il y avait aussi des grands naturalistes européens qui débarquaient comme un certain comte allemand dont le nom m'échappe et qui lui aussi s'en allait dans l'Ouest. C'est comme si les sciences naturelles à un certain moment donné servent de prétexte à la chasse, c'est à dire que vous avez des gens qui aiment la chasse, mais qui vont se donner le prétexte humaniste d'être des scientifiques et d'observer la nature d'un point de vue scientifique, mais c'est un prétexte à finalement faire la même chose que les trappeurs à côté, c'est-à-dire tirer et le plaisir de la prédation, finalement, parce qu'il y a quelque chose de satisfaisant dans cet instinct de prédation, je pense que, on pourra en parler longtemps, mais il y a un retour au primitif en nous...ça possède quelque chose de satisfaisant quand même.

JD : Tout à fait. Dans un entretien avec *La Tribune* à l'apparition de votre roman, vous avez dit que *Les crépuscules de la Yellowstone*, c'était un *western* écologique. Est-ce que vous pouvez nous expliquer un petit peu ça, pourquoi est-ce que c'est un *western* ? Est-ce que c'est parce qu'on tire à tout-va ?

LH : Oui, entre autres. C'est un *western*. J'avais décidé de travailler sur la dernière expédition d'Audubon, donc il y a tout un climat mélancolique aussi dans cette expédition. Mais en faisant mes recherches, j'ai découvert que ça coïncide avec... on est en pleine conquête de l'Ouest. Audubon, par exemple, quand il passe sur le Missouri à la hauteur de ce qui est devenu Kansas City, près de Saint-Louis. Il va voir des armées de chariots bâchés rangées sur la rive du fleuve, prêt à s'élancer le lendemain dans les étendues sauvages de l'Ouest. Donc il se trouve à arriver là, à 58 ans, pour assister... Il y a beaucoup de choses qui se passent là-dedans. Historiquement, c'est la conquête de ces territoires-là par les États-Unis, parce que la fameuse expédition de Lewis and Clark date de quelques décennies seulement. Mais aussi il y a pour moi, le mot « crépuscule » dans le titre possède plusieurs sens, parce que c'est aussi un peu le crépuscule du monde sauvage, c'est-à-dire que vous avez déjà la civilisation qui débarque là et Audubon comme naturaliste fait partie de ça, mais vous avez déjà donc cette invasion-là dont participent les trappeurs du bateau à aubes, de l'*Oméga*, cette civilisation annonce quand même le déclin du monde sauvage finalement, et donc ça confère une dimension un peu mélancolique à cette expédition. Et ça, ça m'intéressait d'un point de vue romanesque, en fait. C'est aussi le déclin du coureur de bois traditionnel, parce qu'Étienne Provost, il incarne une race d'hommes déjà libres, en fait, c'est un gars qui est lié à la compagnie de fourrure à l'*American Fur Company*, mais qui a développé un des plus grands, des plus célèbres coureurs de bois de l'époque. Il a développé, il opère un peu librement dans le fond et tout ça, mais Audubon va

s'en rendre compte aussi parce qu'Audubon dans ses exigences comme naturaliste au début du voyage, il dit « il faut que je rapporte un castor, il faut absolument que je rapporte au moins un castor ». Et il va se rendre compte que les castors sont en train de devenir extrêmement rares dans les Rocheuses. Ils sont surtrappés, ils sont surexploités. Alors déjà on voit, je parlais d'une nature inépuisable tantôt, mais on voit quand même la fin de certaines ressources. Le castor est en train de disparaître et avec le castor va disparaître le métier de trappeur, parce que la richesse essentielle après laquelle couraient tous ces trappeurs, c'était le castor. Et je parlais des grandes plumes de cygnes pour qui s'en allaient sur les chapeaux des belles Parisiennes. Mais le chapeau de castor qui était en vogue de Saint-Pétersbourg à Paris et à Londres. Ben ça explique cette industrie frénétique finalement de la trappe du castor qui va durer peut-être un siècle en tout, en fait ça commence dès le début de la colonie, mais aux États-Unis, rendu au mi-temps du XIX^e siècle déjà, le castor devient rare et au Canada, ça va être au début du XX^e siècle ou à la fin du XIX^e siècle déjà dans toutes les étendues sauvages du Canada, les cabanes de castor ont à peu près disparu. Et c'est là que quelqu'un va créer les premières réserves de castor qui vont sauver l'espèce au point qu'aujourd'hui on a ben des castors, on en retrouve dans les parcs urbains à Sherbrooke ici. Et puis ils sont partout. Mais alors on est dans une dynamique comme ça, où déjà on peut à travers cette joyeuse partie de chasse finalement et à travers l'exploitation des bisons et tout ça, on peut déjà sentir que l'équilibre est en est sur le point de basculer.

JD : Absolument. Pour revenir un petit peu aussi sur le bateau en lui-même, sur l'expédition en lui-même, vous nous parlez de la cabine d'Audubon sur le bateau, sur l'*Oméga*, et vous nous décrivez son atelier en disant qu'il relève à la fois « du laboratoire et de l'abattoir ». Est-ce qu'il y a nécessairement un lien entre la science et la mort dans cette expédition ? Est-ce que la science requiert un sacrifice qui est peut-être le sacrifice animal ici ?

LH : Ouais, sans doute. Dans le petit groupe d'amis qu'il a réuni pour cette expédition-là qui sont tous des chasseurs et dans certains cas des naturalistes amateurs aussi. Il y a John Bell qui est un taxidermiste, en fait, qui je pense, qui est déjà connu à l'époque. La taxidermie, c'est intéressant parce que c'est effectivement la transformation de l'animal en un trophée, donc en une espèce de monument. Finalement, qui a pour fonction de rappeler la bête vivante, mais la taxidermie, d'ailleurs, c'est une technique. Je ne dirais pas un art mais une technique qui est beaucoup moins en faveur aujourd'hui. Je pense que les gens ont moins tendance à faire empailler leur trophée de chasse, je pense que c'est une pratique qui se fait encore. Mais oui, donc, cette espèce d'embaumement des bêtes sauvages. Donc, son ami John Bell était un praticien de cette technique-là. Et ce qui fait que dans certains cas oui, ces bêtes-là, Audubon tient à conserver les cadavres, entre autres pour que son ami les naturalise. Finalement, c'est à dire les empaille carrément. Et donc c'est la chasse, ça nous ramène, moi je pense, ça nous ramène à un moment primitif de l'humanité. Et je dis primitif, là sans aucune... c'est pas du tout péjoratif, ce moment où par exemple dans les peuplades anciennes, on tue l'animal et on se revêt de sa dépouille et ça devient un costume. Et là on danse autour du feu avec la dépouille du gibier et ses cornes, qui deviennent un casque finalement et bon tout ça il y a ce moment où effectivement la vie on s'empare de la vie et on la sublime, on lui donne une autre vie en fait. Et dans mon roman sur Thoreau qui suit *Les crépuscules de la Yellowstone*, je montre ça à travers son ami canadien-français, le bûcheron Alex Therrien qui est un grand consommateur de marmotte. Habituellement, ce n'est pas lui qui les tue, c'est son chien qui attrape des marmottes et qui les occit et lui il va manger des marmottes et à un moment donné l'hiver, on le voit avec un

chapeau fait avec la fourrure des marmottes et Henry Thoreau est fasciné parce qu'il devient un totem. C'est à dire que la marmotte devient le totem de ce Therrien, devient l'homme-marmotte et c'est comme si symboliquement il redonne vie à la bête dont il a pris la vie, dont il a pris l'existence, et il y a quelque chose dans le trophée de chasse... Je parlais des pratiques qui se sont perdues tantôt, mais la pratique traditionnelle, c'était de mettre la tête du gibier sur le capot de la voiture ou sur le toit de la voiture, de l'attacher avec quelques cordes et on parade au village. C'est la version moderne de cette danse autour du feu avec le gibier porté comme un étendard glorieux. La version moderne, c'est le type qui parade sur la rue principale à Val-d'Or avec le panache d'original sur le capot de son *pick-up*, et ça aussi c'est une pratique qui tend à disparaître parce que ça devenait une cible trop facile pour les anti-chasseurs finalement qui disaient « quel rituel barbare, quelle bande de païens » et tout ça. Mais est-ce qu'il n'y a pas une signification profonde de la chasse dans cette manière d'arborer l'animal en trophée, c'est une bonne question, je pense.

JD : Et pour rebondir sur ce que vous venez de dire sur redonner la vie à l'espèce, il y a aussi là dans l'objet scientifique que devient l'animal, il y a aussi quelque chose de très intéressant parce que vous parlez notamment des espèces d'oiseaux qu'Audubon en quelque sorte, et je cite le texte, qu'Audubon va « massacrer pour mieux les rendre vivantes ». Alors on a donc une espèce de mort de l'espèce, enfin mort du spécimen en tout cas, mais qui va permettre donc une survie qui va passer donc un passage de l'espèce à la postérité à travers la science. Donc voilà, on va avoir une certaine renaissance, une certaine résurrection de l'espèce à travers le papier. Donc est-ce que ça en quelque sorte, ce processus-là va permettre une certaine conservation de l'espèce, est-ce qu'on peut aller jusque-là dire que ce processus-là permet de conserver l'animal ou l'espèce ?

LH : D'abord vous avez tout à fait raison de le souligner, c'est qu'Audubon finalement, ce que le chasseur primitif faisait en arborant l'animal comme un totem, Audubon le fait par l'art, effectivement, c'est à dire que lui, il passe du cadavre de son échantillon récolté à coups de fusil à une représentation de l'oiseau vivant, il lui redonne vie de cette façon-là plutôt que par la taxidermie, il le fait avec ses plumes et ses pinceaux, il le fait par l'art. Et puis je pense que peut-être que d'une certaine manière ça a contribué, oui, à la sensibilisation du public américain sur la question des oiseaux parce que, comme je l'ai mentionné tantôt, Audubon, il a littéralement je pense, fait découvrir la faune aviaire à ses contemporains qui ne s'intéressaient qu'aux espèces bonnes à manger, aux espèces comestibles et chassables alors que lui, il leur a montré, vous savez, à l'époque, c'est ça, c'est le commun des mortels ne possédait pas de paire de jumelles ou de télescopes pour aller observer les oies et les canards dans les marais. Et donc le commun des mortels ne voit pas la petite paruline qui se déplace entre les arbres, les gens ordinaires ne voyaient pas ça et arrivent ce grand livre, ce chef d'œuvre qui montre tous les oiseaux dans des poses... Le réalisme d'Audubon, les peintures d'Audubon ont été critiqués évidemment plus tard, mais pour l'époque, c'est un homme qui rend ces espèces d'oiseaux inconnues de ces contemporains, qui les rend vivantes et qui les rend tangibles, qui les rend visibles. Et donc, moi je pense que oui, dans la mesure où Audubon contribue à faire découvrir la faune à ses contemporains, il contribue peut-être à un futur effort de conservation. Il fallait commencer quelque part et donc dans ce sens-là, est-ce que ça rachète tous ces cadavres, cet amoncellement de cadavres ? En exergue du livre, j'avais cité une citation d'un livre qui s'intitule *Le livre contre la mort* (2018) écrit par Elias Canetti, qui dit « Car c'est au fond de nous que s'ouvre l'immense fosse commune des créatures. » Je trouve ça très beau et je trouve que ça décrit précisément pourquoi l'épopée d'Audubon m'intéressait dans l'Ouest,

c'est-à-dire qu'une immense fosse commune de créatures... et c'est en nous parce que l'âme humaine semble exiger ce sacrifice-là, à l'époque, la chasse est une passion quand même. Il faut en parler dans... la chasse encore aujourd'hui pour les gens qui la pratiquent, c'est de l'ordre passionnel. C'est une passion alors et cela, comme vous l'avez dit, exige le sacrifice de l'animal. On est dans des zones quand même problématiques de la conscience, c'est à dire que moi, je lis depuis longtemps sur la chasse et ça a commencé avec des revues comme *Québec-Chasse et pêche*, mes premières contributions littéraires, d'ailleurs moi-même ont été avec des revues de ce genre-là et je lis depuis longtemps et ça m'a toujours intéressé et en même temps rendu un peu sceptique de lire cette espèce de lieu commun sur la chasse qui dit que le chasseur aime la bête qu'il chasse, alors c'est un drôle d'amour, mais en même temps je comprends que la quête, l'objet de cette quête-là, c'est un objet de désir et que d'une certaine manière, je comprends que le chasseur puisse aimer l'animal qu'il poursuit. Il y a toute quand même une ambivalence là-dedans, il faut bien le dire.

JD : Ouais, ouais, c'est un paradoxe de la chasse.

JD : Alors vous évoquez également le fait qu'à cette époque et encore maintenant, je crois, dans le domaine de la biologie, les scientifiques comme Audubon, ils vont donner leur nom aux espèces qui vont découvrir. Je vous cite à la page 62, vous dites que « la consolation du savant, c'est de savoir qu'une créature du bon Dieu porte son nom ». Alors on a là une dynamique qui est très intéressante, c'est à dire que l'animal va passer à la postérité grâce aux scientifiques et à ses travaux. Et que le scientifique à son tour, il va passer à la postérité grâce à l'animal auquel il a accordé son nom. Alors est-ce que vous pouvez nous parler un petit peu de cette dynamique-là? Qu'est-ce qui reste à la postérité à travers cette façon de nommer les espèces ?

LH : Ben, je sais qu'il y a une espèce de lièvre, de lapin sauvage dans l'Ouest qui porte le nom d'Audubon, *sylvilagus audubonii*, et je pense qu'il y a trois espèces en tout qui portent le nom, dont le nom scientifique contient l'empreinte du nom d'Audubon finalement, et il y a une paruline aussi qui est la paruline de Bachman, c'était un complice d'Audubon qui a failli participer à l'expédition, puis finalement il n'était pas là mais c'était un naturaliste donc, mais qu'est-ce qu'il en reste ? Moi par exemple aujourd'hui si je n'ai pas fait toutes ces recherches sur Audubon, si je lis paruline de Bachman, j'ai aucune idée de qui est ce Monsieur Bachman. Comme forme de postérité, je ne sais pas trop quoi en penser. Mais je trouvais ça intéressant qu'il y ait quand même, oui, cet échange, c'est à dire que le naturaliste peut être un découvreur aussi parce que, à l'époque, il y avait encore des espèces sur le continent, comme il y en a encore aujourd'hui en Amazonie, par exemple, à des espèces inconnues des espèces qui étaient à découvrir encore, alors que il y ait cet échange du naturaliste qui prend la vie de l'animal, mais qui en retour, effectivement, se perpétue à travers cette espèce-là, c'est à dire que non... et c'est valide pour des générations et des générations jusqu'à temps que, à moins qu'on veuille changer le nom pour des raisons éthiques et politiques, mais sinon on pourrait penser par exemple, il y a comme Buffon aussi, je pense avait laissé son nom à certaines espèces. Mais oui, c'est une façon de se perpétuer qui est quand même intéressante parce que ça passe par la linguistique et par une dimension de la langue qui m'a toujours passionné, c'est à dire les noms d'oiseaux. J'ai toujours trouvé qu'il y avait une poésie extraordinaire dans les noms de bêtes et en particulier dans les noms d'oiseaux, le roitelet à couronne rubis, c'est merveilleux, c'est pour décrire un petit oiseau gros comme ça et donc il y a une poésie extraordinaire là-dedans. Et parfois il s'y mêle... mais c'est quand même assez rare les oiseaux qui dans leur nom commun, celui par lequel on les désigne habituellement, va porter le patronyme d'un naturaliste du passé. Il n'y en a

aucun qui me vient à l'esprit en ce moment-là, mais c'est ça, quand même, c'est une façon pour un naturaliste de se perpétuer aussi, de se perpétuer dans la mémoire, dans la mémoire collective, effectivement.

JD : Pour rebondir sur cette question-là, on est en novembre 2023 et la Société américaine d'ornithologie a annoncé il y a juste quelques jours, il me semble que c'est le 1er novembre de ce mois-ci, qu'elle allait supprimer tous les noms d'espèces qui étaient nommées en hommage à des personnalités dont les espèces d'Audubon, et notamment, comme vous l'avez dit un peu, c'est parce qu'ils sont des mauvais descripteurs. Mais on imagine aussi que voilà, il y a un certain bagage historique qui est parfois rattaché à certains personnages comme Audubon, par exemple, qui si j'ai bien lu, qui s'est opposé à l'abolition de l'esclavage notamment. Alors, qu'est-ce que vous en pensez, qu'on fasse marche arrière maintenant, plusieurs siècles plus tard ?

LH : Ben moi, mon attitude par rapport à cette question-là, c'est la même que quand je vois que par exemple on voudrait interdire de prononcer certains mots et certains titres d'œuvres même parce que le mot n'est plus jugé correct, il est jugé offensant aujourd'hui. Ben c'est pareil pour les noms... Je pense qu'il faut faire confiance aux gens aussi. Il faut faire confiance à la compréhension de l'histoire des gens et à leur capacité de mise en contexte, c'est à dire que moi, si j'ai par exemple, je vois aujourd'hui le nom Audubon dans le nom d'une espèce vivante, ben Audubon, c'est un homme de l'époque, il avait ses défauts, il n'était pas parfait, mais personne n'est parfait non plus. Alors moi, ces entreprises de réécriture, ça me choque évidemment. Si c'est fait pour des raisons morales et ce qui semble être le cas dans l'exemple que vous mentionnez parce qu'on change aussi les noms des espèces, parfois pour des raisons plus scientifiques. Par exemple, ce qu'on appelle aujourd'hui des parulines, à l'époque, on les appelait des fauvettes parce elles avaient été nommées d'après un oiseau semblable du continent européen qui s'appelle la fauvette, et donc par similitude, on avait nommé nos parulines des fauvettes. À un certain moment, les scientifiques se sont dit qu'il faut renommer ces oiseaux, là c'est pareil pour les pinsons, nos pinsons sont devenus des bruants parce que le pinson était une espèce qui existait déjà en Europe. Alors, quand c'est pour des raisons scientifiques, moi je m'incline, mais si c'est fait pour des raisons morales, la science et la morale, oui c'est nécessaire d'avoir des considérations éthiques quand on pratique la science, mais déplorer un certain racisme chez Audubon, c'est pour moi, c'est aussi vain que dire que le Christ était un mâle chauviniste finalement, c'est à dire que tous les hommes à l'époque étaient pas des féministes. Dire que Jésus était sexiste ? Oui, il appartenait à une époque qui était sexiste. Alors ça on n'avance pas beaucoup en faisant ce genre d'intervention, mais ça montre ce courant-là que moi, j'associerais à une forme de puritanisme langagier, ce courant-là est très fort aux États-Unis. Et là je vois que ça touche même les espèces vivantes et l'ornithologie. J'en suis un peu renversé parce que si on se met à fouiller le passé des grands savants Einstein et compagnie, on va toujours trouver des choses à redire parce que chaque époque possède ses travers, ses vices et ses qualités. Il faut vivre avec ça.

JD : Alors si on revient au texte, on se trouve également dans cette première partie du XIX^e siècle, on se trouve dans une période charnière comme on en a parlé avant parce qu'on va avoir bientôt la création des parcs nationaux par exemple, avec Roosevelt, qui arrive un peu plus tard dans la fin de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Et à l'époque, vous nous dites que donc, à l'époque d'Audubon, on l'a un peu évoqué avant, vous nous dites que « tous les coups sont permis et qu'aucune espèce n'était encore visée par la moindre mesure de protection ». Est-ce qu'il serait légitime de penser que des expéditions comme celles d'Audubon, comme le naturalisme scientifique en général, est-ce

qu'on pourrait penser que ça a joué un rôle dans la création de ces mesures de protection qui vont arriver peu après à vrai dire, au regard de l'histoire, là, peu après l'expédition d'Audubon, par exemple ?

LH : Ben peut-être. Comment c'est arrivé ? Je sais d'ailleurs, c'est intéressant de remarquer que Theodore Roosevelt, qui a créé les premiers parcs nationaux aux États-Unis était lui-même un chasseur enragé. Il faisait des safaris en Afrique et tout ça. Et il y a un lien qui a souvent été souligné entre les chasseurs et la conservation. Par exemple, ce sont des chasseurs de sauvagines qui ont sauvé l'oie blanche. On a tendance à l'oublier aujourd'hui parce qu'elle est redevenue très abondante, l'oie des neiges, mais à une certaine époque, au début du XX^e siècle, elles avaient pratiquement disparu et c'est des chasseurs qui ont commencé, évidemment dans l'espoir de perpétuer leur passion. Ils ont commencé à acquérir des terrains, des battures au bord du fleuve et à protéger l'habitat, et l'oie blanche a fait un retour en force, et il est arrivé un peu la même chose pour le castor. Mais est-ce que des scientifiques comme Audubon par exemple pourraient avoir contribué à la sensibilisation de la population ? Ben si je reviens à son œuvre maîtresse, *Les oiseaux d'Amérique*, je dirais que oui, parce que de son vivant, il a été célèbre comme je l'ai mentionné tantôt de son vivant, il a été célèbre et c'est donc parce qu'il a eu une reconnaissance du public, et qui était sans doute une reconnaissance pour le fait d'avoir montré aux Américains pour la première fois leurs oiseaux, leur avoir fait découvrir toute cette variété, cette richesse de plumages, de couleurs, de chants, tout ça. Alors oui, il y a sans doute un rôle à jouer dans cet effort de conservation-là, mais les chasseurs eux-mêmes, je pense, ont aussi probablement eu un mot à dire, c'est à dire que quand on a vu les ressources en train de disparaître très rapidement, les gens se sont rendu compte qu'il fallait protéger des espèces, donc protéger des habitats dans le fond. Ouais, fait que c'est ça.

JD : Est-ce que c'est le moment, cette époque charnière, est-ce que c'est le moment d'une certaine conscience écologique ?

LH : Ben moi ça je pense que ça, oui, ça vient à cette époque-là et ça vient à travers un autre naturaliste, Henry David Thoreau, je pense, parce que juste deux ans à peine après l'expédition d'Audubon dans le Haut-Missouri, il y a ce type, ce naturaliste-poète, un peu philosophe qui s'appelle Henry David Thoreau, qui va bâtir sa fameuse cabane au bord d'un petit lac à deux kilomètres de son village. Il va aller rester là pendant deux ans et Thoreau était un fantastique observateur de la faune, des oiseaux, des plantes, c'est vraiment un grand naturaliste et ce qui est fascinant, c'est que chez Thoreau, qui va écrire lui aussi un journal très abondant et qui va écrire surtout son livre le plus connu, son chef d'œuvre, *Walden ou la Vie dans les bois* (1854). Mais Thoreau, lui, c'est déjà quelqu'un qui, dans ses écrits de l'époque, prévoit déjà qu'il va falloir protéger le territoire dans son état naturel. Donc il voit déjà ça à cette époque-là. Et chez Thoreau, ce qui est intéressant, c'est qu'on voit déjà, moi je pense que, à ma connaissance, c'est chez lui qu'on voit émerger une conscience écologique qui est proche de notre sensibilité d'aujourd'hui, notre sensibilité moderne par rapport à l'environnement. Thoreau, par exemple, va se poser des questions qui résonnent encore aujourd'hui, par exemple, est-ce que j'ai le droit de manger de la viande et la réponse qu'il va apporter à cette question-là, c'est de devenir végétarien. Par contre, il va demeurer un consommateur de poisson parce qu'il aimait la pêche, il le confesse à un moment donné, il dit, la pêche, ça me procure des sensations vraiment intéressantes. Est-ce que ça me donne pour autant le droit de manger les poissons que je pêche ? Et il réfléchit à des choses comme ça. Déjà on est en 1845 alors je pense que oui au milieu du XIX^e siècle déjà, on voit poindre une chose qui va se développer dans les

décennies subséquentes et qui est comme l'aube d'une conscience environnementale, d'une sensibilité qui nous est beaucoup plus proche, où on se rend compte que la nature n'est pas inépuisable et qu'il faut commencer à la protéger.

JD : Pour revenir sur cette question de la richesse et cette création de richesse dans ce projet scientifique. Le projet de scientifique d'Audubon en lui-même, il est soumis à certains impératifs de rentabilité en quelque sorte. Vous évoquez notamment tous les souscripteurs. Il est tout le temps à la recherche de souscripteurs. Voilà on nous dit « il démarchait plus de politiciens et de savants dans les officines de Washington et les cercles académiques de Philadelphie qu'il ne fouillait de marais ou n'explorait de désert », et là on se retrouve donc plus dans cette partie de sa vie, vers la fin de sa vie. Est-ce que cet impératif de rentabilité, cet impératif de créer un savoir qui est commercialisable et qui doit être rentable, est-ce que ça change le comportement d'Audubon dans son rapport à l'animal. De quelle manière ?

LH : Est-ce que ça change ? C'est très bonne question. D'abord, il faut constater que, à l'époque, produire un livre, c'était beaucoup plus compliqué qu'aujourd'hui et entre autres parce qu'il n'y avait pas de Conseil des arts pour accorder des subventions à la création. *[rires]* Et aussi parce que le livre qu'envisageait Audubon, c'était un genre d'ouvrage un peu coûteux à produire, c'est-à-dire avec beaucoup d'illustrations et qui étaient déjà des illustrations couleurs à l'époque. Alors oui, donc son expédition dans l'Ouest, il l'a fait pour compléter sa suite aux *Oiseaux d'Amérique*, qui est *Les quadrupèdes d'Amérique du Nord*. Et puis il voulait aussi... il va en profiter pour ajouter des planches à son livre sur les oiseaux. Ouais, et donc pour financer son voyage, il est obligé effectivement de d'intéresser les gens *a priori* à son futur livre, en fait. Et puis, et c'est pour ça que même dans le bateau à vapeur qui remonte le Missouri, l'*Oméga*. Il transporte avec lui des planches couleur de son futur ouvrage. Il y a déjà des illustrations, il peut montrer ça à des gens, puis dire « regardez, ça va ressembler à ça ». Puis il est encore même pendant cette expédition-là, il est encore à la recherche de souscripteurs à intéresser à son projet. Il y a quelque chose qui est très touchant dans son rapport à l'argent. Audubon, comme je l'ai dit tantôt, a été fauché une grande partie de sa vie. C'est l'artiste fauché qui a survécu en Nouvelle-Orléans en faisant des portraits des gens, en se faisant payer pour faire les portraits des gens dans la rue, c'est un artiste et donc c'était pas facile à l'époque pour un artiste de survivre. Ce qui est très touchant chez Audubon, c'est qu'il avait une famille à nourrir aussi. Et même s'il a délaissé sa famille parfois pour accomplir sa destinée, accomplir son œuvre, mais il est toujours très conscient quand même... Donc la question, la question des revenus, la question financière, monétaire est centrale chez lui et dans sa démarche, ce n'est pas un pur savant ou un pur artiste détaché des réalités terrestres. Il est toujours... et donc est-ce que ça va influencer son rapport à l'animal ? Peut-être qu'il y avait effectivement de la manière qu'on le décrit, il avait une ambition de découvrir des nouvelles espèces. Parce qu'à l'époque, quand un type comme lui débarque dans ce qui est aujourd'hui le Montana et le Dakota du Nord, il y avait encore des espèces d'oiseaux qui n'avaient pas été recensées officiellement. Alors lui, son espoir de découvrir des nouvelles espèces, d'ajouter à sa notoriété et donc de pouvoir mieux gagner sa vie, c'est un peu indissociable effectivement, donc on pourrait dire que oui, son ambition comme naturaliste, c'est aussi un espoir de produire son prochain livre et d'arriver... de continuer à nourrir sa famille finalement. Et d'ailleurs, ça va devenir une entreprise familiale parce que peu après l'expédition dans le Haut-Missouri, ses facultés vont décliner. Il faisait probablement un Alzheimer même si c'était pas diagnostiqué comme tel à l'époque. Et ces enfants vont prendre la relève. Ses enfants vont produire

des toiles à sa place, vont finir... et le livre des quadrupèdes va finir par paraître peut-être du vivant, d'Audubon. Je me souviens plus mais de toute façon il était rendu assez sénile à l'époque. Et c'est vraiment une entreprise familiale, c'est la famille qui va... mais la question de comment vivre et survivre comme artiste ? Elle se posait déjà à cette époque-là pour quelqu'un comme lui, comme elle se pose encore aujourd'hui pour quelqu'un qui décide de vivre de la littérature ou de la peinture.

JD : Ce qui vous lisent et ceux qui vous suivent depuis quelques années maintenant vous connaissent aussi en tant qu'amateur d'ornithologie, que vous pratiquez assez fréquemment, et une pratique que vous évoquez aussi dans l'autre trame narrative. Parce qu'on est toujours dans cette trame narrative au présent, vous allez sur les traces d'Audubon et toujours dans l'histoire d'Audubon, donc on a toujours ces deux traces en parallèles. Est-ce que, pour vous, l'ornithologie est une forme de chasse ?

LH : Oui, effectivement. Il y a vraiment un lien très intéressant à faire entre les activités d'observation de la faune et les activités de cueillette ou enfin de prélèvement. Pour moi, oui j'ai l'impression que quand je marche en forêt et que je suis aux aguets à la fois l'œil ouvert et l'oreille tendue. Je pratique une forme de chasse et à une certaine époque, j'ai chassé moi-même plutôt les petits gibiers que les grands.... perdrix et compagnie, et il m'arrive, quand je marche entre autres dans un habitat à perdrix, c'est à dire la bonne vieille gélinotte huppée là, je me rends compte que je prospecte encore le territoire à la manière d'un chasseur, c'est à dire je repère les endroits où les oiseaux viennent se nourrir ou les oiseaux peuvent se cacher. Et j'ai encore ce regard de chasseur, même si aujourd'hui, je sublime la pulsion de la chasse en observation finalement. Mais je pense que oui et dans un livre récent qu'un jeune écrivain vient de faire sur la chasse, *Cariacou*, qui est le nom vernaculaire du chevreuil, un vieux mot. Il raconte, il y a un passage qui est intéressant, il raconte comment avec son père, chasseur de chevreuil, quand ils se déplaçaient en voiture, il remarque que son père était toujours en train de regarder vers l'extérieur, de prospecter les champs, les forêts. Son père avait ce regard de chasseur, même quand il ne chassait pas et moi je me rends compte que c'est le fait de beaucoup d'entre nous, y compris des gens qui n'ont jamais chassé comme mon beau-père. Si on roule en voiture dans un habitat de chevreuil, on va souvent guetter la bête, on va regarder au fond des champs, et donc il y a ce rapport et donc l'instinct de la chasse pour le qualifier comme ça. Moi, je pense que c'est quelque chose d'assez fondamental chez l'humain, c'est à dire qu'on peut l'avoir oublié. On peut l'avoir mise au rencard, on peut s'en être beaucoup éloigné, mais on peut aussi le sublimer d'autres façons. Et cet instinct-là, je pense qu'il demeure, qu'il est une chose assez forte en nous quand même.

JD : Et l'ornithologie en quelque sorte permet aussi de pratiquer une chasse qui ne requiert pas de sacrifice animal ?

LH : Ben oui, c'est le bon côté de la chose, c'est à dire qu'on n'a pas cette petite culpabilité que j'ai déjà éprouvée pour ma part. Quand on tire une perdrix et on sait déjà on, on l'admire, on la tient, elle est encore chaude, on la tient dans nos mains, on l'admire, on sait que ça va être très bon à manger, mais y a toujours la petite lueur de culpabilité. On vient de prélever une vie et on en est très conscient et c'est sûrement la même chose pour un chasseur de chevreuil, mais encore pire parce que c'est une bête plus grosse. Alors oui, il y a une forme, comme l'ornithologie, l'observation des oiseaux et des bêtes, c'est une forme de chasse qui effectivement ne demande pas ce sacrifice-là et donc est peut-être mieux adaptée à l'époque actuelle. Même si d'autre part je constate qu'il y a

un certain retour à la chasse pour des raisons culinaires. Parce qu'aujourd'hui on parle beaucoup de nourriture de proximité, de nourriture dont on connaît la provenance. On va acheter de préférence du bœuf qui a été élevé dans la région d'où on vient, qui n'aura pas traversé tout le continent et il y a un certain retour à la chasse pour des raisons comme ça, alimentaires, et à mon avis bon les deux formes peuvent cohabiter mais c'est intéressant de souligner effectivement que quand on observe la faune, on pratique une forme sublimée de chasse. À mon avis, c'est très juste. C'est très gratifiant aussi, c'est le même instinct. Il y a des gens qui vont marcher en forêt, qui ne s'occuperont pas du tout de ce qui les entoure, des sons qu'ils entendent, et il y a d'autres gens comme moi, surtout quand je suis seul en forêt, où je vais vraiment adopter le pas du chasseur. Le pas lent, le pas qui veut surprendre la vie. Et puis c'est une façon moderne de vivre avec l'instinct de la chasse aussi, c'est vrai.

JD : Pour terminer sur ce personnage d'Audubon, il suit un destin, on l'a déjà un petit peu évoqué, mais il suit un destin qui est assez tragique. Au final, il finit ruiné un petit peu comme le héros du capitalisme prédateur en quelque sorte, on nous dit, il dit lui-même « j'ai plus un rond » dans votre roman. Et vous évoquez aussi le fait qu'Audubon donne maintenant son nom à une autoroute, la *Audubon Parkway*, dans le Kentucky. Alors on vient de le retirer, maintenant on va lui retirer dans quelques jours ses noms d'espèces d'oiseaux. Ce qu'est-ce qu'il reste vraiment d'Audubon en 2023 ?

LH : Ah, mon Dieu. Il va rester, je pense, son chef d'œuvre que... Moi, j'ai une édition de son livre sur les mammifères, *Les quadrupèdes d'Amérique du Nord*. Mais le fameux livre sur les oiseaux, *Les oiseaux d'Amérique*, je ne le possède pas, je l'avais emprunté à la bibliothèque une vieille édition, mais c'est vraiment passionnant de revisiter la faune aviaire à travers ses yeux à travers son art. Et je pense que ce livre, ça reste, mais il nous reste aussi le personnage romantique, c'est quand même une époque, c'est une période de la science naturaliste finalement, qui me semble importante aussi, on ne veut pas, moi je suis pas pour faire table rase du passé, puis dire c'était tous des salauds et tout ça, je veux dire, c'est une époque, moi ça m'intéresse évidemment de voir que les naturalistes fonctionnaient comme ça à l'époque, mais est-ce qu'on va débaptiser l'autoroute qui porte le nom d'Audubon ? Ce serait dommage parce qu'Audubon, c'est une espèce d'icône de la culture américaine, un peu comme Thoreau aussi. C'est pas pour rien. Je pense que ces accomplissements quand même sont remarquables et au total sont sûrement plus grands que ces défauts comme êtres humains, ces défauts comme ça, comme être humain, on s'en fout un peu. Je pense que moi je reviens là-dessus, j'insiste là-dessus parce que je pense que c'est important. Il a vraiment fait découvrir la faune aviaire à ses contemporains. Il aura vraiment montré les oiseaux que les gens n'avaient pas l'habitude comme aujourd'hui, il y a beaucoup d'ornithologues amateurs, on nourrit les oiseaux tout ça. Mais à l'époque n'y avait pas ça. Les gens n'avaient pas ce rapport avec les oiseaux et ça vient beaucoup d'Audubon. Alors moi j'espère que la mémoire d'un homme comme lui doit être préservée. Comme je l'ai indiqué tantôt, je trouve ça abusif de débaptiser une espèce vivante parce que son découvreur serait un personnage qui ne correspond plus aux canons éthiques de notre époque. Ben si on commence à jouer à ce jeu-là, on va tout débaptiser et rebaptiser à chaque génération. Alors non, mais quand même, Audubon c'est peut-être un personnage qui me ressemble moins que Thoreau, comme j'ai parlé de Thoreau, tantôt Thoreau m'est plus proche comme être humain comme sensibilité, Audubon me ressemble moins. Mais j'ai quand même de l'admiration pour ce coureur des bois romantique qui a quand même parcouru l'Amérique à la dure,

dormait sur des planchers de petites cabanes dans les forêts, côtoyaient les Autochtones de l'époque, les chasseurs. Et c'est un aventurier dans le sens très noble du terme pour moi.

JD : Pour terminer peut-être cet entretien, j'ai trouvé que le castor était tout à fait symbolique dans votre roman. Alors il a été d'abord, on le dit, il a été d'abord exploité un petit peu comme une vulgaire ressource. On nous dit notamment les trappeurs qui pouvaient capturer jusqu'à 500 ou 5000 castors par année. Et puis après ça, vers 1838, donc quelques années avant cette expédition-là d'Audubon, les colonies de castor, elles avaient pratiquement été éradiquées. Et dans les dernières pages du roman, dernier commentaire sur le castor, vous nous dites « depuis que sa peau ne vaut plus rien, le castor s'est lancé à la reconquête du continent ». Est-ce qu'il y a une lueur d'espoir pour l'animal en Amérique ?

LH : Oui, je pense. Le castor, c'est un bon exemple effectivement. La peau, il était très trappé à une certaine époque et il doit son salut finalement au fait que la valeur a diminué à cause peut-être de la rareté, je ne sais pas, mais et le castor prolifère aujourd'hui c'est fabuleux. Je veux dire, il est littéralement partout, y compris dans des fossés d'irrigation, de terres agricoles. On voit des fois les traces de son passage. Écoutez, il y a, on parle beaucoup aujourd'hui sur fond de catastrophe environnementale qui est en cours. Les changements climatiques par exemple, on parle beaucoup d'une 5^e grande extinction qui est en cours et je pense que les scientifiques ont sans doute raison. Sur le long terme, il y a déjà eu des grandes extinctions massives d'espèces et on en vit une actuellement, mais ce qui est remarquable c'est que si on se place sur un horizon qui est celui de la nature et non de l'humain. On regarde vers des centaines de milliers d'années avant et après, plutôt que notre horizon humain qui est limité à quelques siècles, ou et cetera. Et ce qu'on voit, c'est qu'aujourd'hui on a raison de s'inquiéter pour l'humain, mais on ne devrait pas s'inquiéter pour la nature, la nature va continuer de faire son truc, la nature va survivre et va se développer. Il y a des espèces qui disparaissent, oui, il y en a d'autres qui vont proliférer. Le castor est un exemple, le chevreuil aujourd'hui qu'on retrouve partout au point où il est devenu un animal nuisible dans la région de Montréal, à Longueuil, ces fameux chevreuils que les autorités municipales voudraient bien éliminer, et puis ça pose des problèmes avec les défenseurs des droits animaliers. Mais il y a des espèces qui prolifèrent, l'oie, les outardes, c'est un bon exemple. Les oies blanches, il y a des oies partout aujourd'hui et d'autres vont disparaître, d'autres sont condamnées. Le caribou forestier, c'est un exemple, c'est un animal qui par son besoin de vieilles forêts anciennes, est condamné à reculer, je pense devant l'exploitation forestière, devant le progrès, mais la nature ne va pas complètement disparaître d'un coup. La nature va continuer à évoluer selon ses propres lois et ce qui est plus inquiétant, c'est le sort de la civilisation humaine. Serons-nous capables de nous réinsérer dans l'ordre des choses, dans l'ordre naturel et je pense pour revenir à la chasse, je pense que c'est une façon dont les humains aujourd'hui encore, je pense que c'est un des attraits de la chasse pour certains humains. C'est cette impression, en redevenant prédateurs, de réintégrer l'ordre naturel, la chaîne alimentaire, entre autres, de réclamer une place dans cet ordre naturel. Et je pense que la chasse peut servir à ça aujourd'hui. Alors voilà, je pense que c'est le grand défi, c'est de retrouver notre place dans le monde vivant.

JD : Merci pour cet entretien, Louis Hamelin.

LH : Merci à vous.